

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Dévoilement d'un monument.

Le dévoilement du monument élevé à la mémoire des soldats de l'armée des Etats Unis à Gettysburg, dans la Pennsylvanie, a donné lieu à une cérémonie imposante, qui avait attiré un monde nombreux et à laquelle assistaient entr'autres les hauts personnages politiques, le Président Taft et le Secrétaire Dickinson.

Mlle Hélène Taft, fille du Président, a fait tomber le voile qui recouvrait le monument: une colonne en granit, érigée aux frais de la nation de par la volonté congressionnelle; et M. Taft a prononcé un discours de circonstance.

La bataille de Gettysburg fut une des plus sanglantes, des plus meurtrières de la guerre de sécession; elle dura trois jours; et comme dans tous les engagements sérieux auxquels prirent part les troupes du Sud et du Nord, les premiers furent numérotés inférieurs aux autres, et il leur arriva d'y subir des pertes cruelles, irréparables.

En s'adressant à la foule qui entourait le monument, M. Taft n'a pas hésité à se déclarer fermement partisan d'une armée régulière. Il a parlé de la crainte que l'on a souvent éprouvée d'agressions possibles d'une armée régulière ou d'une soldatesque professionnelle, et de la difficulté de faire naître l'amour et la fierté de l'armée tels qu'ils se manifestent aujourd'hui, et se sont souvent manifestés à l'endroit de la marine.

Le Président trouve que les services de l'armée régulière n'ont jamais été reconnus comme il convenait par le Congrès des Etats Unis et la nation. La carrière des armes fut toujours honorable. L'armée que nous possédons aujourd'hui est la plus considérable que nous ayons jamais eue; mais elle n'est pas proportionnée à la population ni à la fortune du pays. Honorons l'armée des Etats-Unis; jamais l'état de son blason n'a-t-il été terni.

Après M. Taft, M. Dickinson, Secrétaire de la guerre, a livré le monument à la Commission du champ de bataille et a prononcé un discours auquel a répondu le Col. John P. Nicholson, président de la Commission.

Le dévoilement du monument a ensuite en lieu, puis le Président, le capitaine Butt, son aide militaire, et le Secrétaire Dickinson se sont rendus au pied du monument pour passer en revue les troupes dont la présence contribuait à l'éclat de la cérémonie.

M. Dickinson rappelle l'humiliation et les privations que dut subir les populations du Sud

immédiatement après la longue guerre que soutint le Sud et le Nord. Mais le malheur n'est pas aujourd'hui rétabli dans les esprits: les passions se sont apaisées, et ceux qui ont vécu l'époque troublée où la nation entière était en lutte, admettent que bien autre serait aujourd'hui la situation si le Sud avait triomphé du Nord. Une infranchissable barrière se fut élevée, dit-il, entre les deux sections du pays, et générations après générations, d'un côté et de l'autre, auraient conçu une haine féroce les unes pour les autres.

M. Dickinson fait un tableau bien sombre du pays si la guerre de sécession se fut terminée différemment.

Toute opinion sincère est respectable, même si elle est erronée.

LA formule de Lemoine

Ce qu'en pensent les savants

Du Gaulois: Le soi-disant alchimiste Lemoine a enfin fait connaître sa fameuse formule.

Et d'abord, on pourrait demander à l'ex commandité de M. Werber pourquoi il n'est pas en possession, à l'heure qu'il est, d'un formidable stock de diamants? Il a en largement le temps d'en fabriquer pendant la première instruction de son affaire, et depuis le jour où il bruta la politesse à ses juges.

Mais laissons de côté ce point important, et contentons-nous d'examiner d'un peu près la "formule" de l'"intelligent" industriel.

Cet examen, nous avons prié un illustre savant, professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie des sciences, nous avons nommé M. Dastre, de le faire, et voici quelques-unes des réflexions de notre interlocuteur.

— Si vous avez exactement reproduit les explications de Lemoine, je n'hésite pas à déclarer que ce dernier n'est ni plus ni moins qu'un homme qui se croit un alchimiste, et qui ne sait rien d'autre que ce que tout le monde sait, à savoir que la transmutation d'un métal en un autre pourrait sans aucun doute être réalisée dans un temps peu éloigné.

Les phénomènes d'allotropie et d'isométrie se sont autres qu'une véritable transmutation, et ces phénomènes se produisent sous nos yeux dans nos laboratoires. Mais cet article n'a nullement pour but de réhabiliter la science des Alchimistes, mais de montrer que les doctrines de l'alchimie soient pour cela frappées d'impossibilité!

La science de nos jours a reconnu que bien des vues des anciens alchimistes n'étaient pas sans quelque valeur, puisque des savants comme Berthelot ont déclaré que la transmutation d'un métal en un autre pourrait sans aucun doute être réalisée dans un temps peu éloigné.

Un de ces précurseurs fut un rose-croix, dont Voltaire a raconté ainsi la curieuse histoire: "Ce rose-croix, c'est l'auteur de "Candide" qui parle, alla trouver Henri Ier, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan, vers l'an 1620. "Vous n'avez pas, lui dit-il, une souveraineté proportionnée à votre grand courage; je veux vous rendre plus riche que le Empereur. Je ne puis rester que deux jours dans vos Etats; il faut que j'aie le tenir à Venise la grande assemblée des frères... Envoyez chercher de la litharge chez le premier apothicaire venu de votre ville; j'apporte un grain seulement de la poudre rouge que je vous donne, mettez le tout dans un creu-

set, et en moins d'une heure "vous aurez de l'or".

Le Prince fit l'opération et la réitéra trois fois en présence du rose-croix. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui se trouvait chez les apothicaires de Sedan et l'avait fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or. En partant, l'adepte fit présent de toute la poudre transmutante au duc de Bouillon.

"Le Prince ne doute point qu'il n'ait fait trois onces d'or avec trois grains, il n'en fit trois cent mille onces avec trois cent mille grains, et que, par conséquent, il ne fût bien tôt possesseur de trente-sept mille cinq cents marks d'or, sans compter ce qu'il ferait dans la suite. "Il fallait trois mois au moins pour faire la poudre. Le philosophe était pressé de partir; il ne lui restait plus rien, il avait tout donné au Prince, et il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Venise les états de la philosophie hermétique. C'était un homme très modéré dans ses desirs et dans la dépense; il ne demandait que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de Bouillon, honteux du peu, lui en donna quarante. Quand il eut épuisé toute la litharge de Sedan, il ne fit plus d'or, il ne revit plus son philosophe, et on fut pour ses quarante mille écus..."

Cette fois, la scène se passe sous Napoléon III, et ce ne fut pas un Prince que l'on trompa, mais... des experts près le Mont-de-Piété de Paris!

Donc, vers 1860, si nos souvenirs sont exacts, on individu du nom de Michel D... engagé aux différents bureaux auxiliaires du Mont-de-Piété des lingots d'argent que l'on essayait et acceptait sans aucune difficulté, après en avoir reconnu le titre, le poids et les empreintes qui en garantissaient la valeur. Ces lingots étaient ensuite envoyés au bureau central, où l'on procédait à une nouvelle vérification.

Cependant, l'administration commença à s'étonner de la quantité de lingots qu'on lui présentait, et elle se demanda si elle n'était pas dans un habitier escro. Afin d'en avoir le cœur net elle envoya son stock de métal blanc à la Monnaie, où l'on se livra à des essais sérieux.

Hélas! les craintes de l'administration n'étaient que trop fondées! Les lingots n'étaient pas constitués par de l'argent, mais bien par un composé de plomb, d'antimoine et d'étain... Les substances avaient été combinées de façon à tromper les personnes les plus exercées, par un homme évidemment excellent chimiste.

Où prévit aussitôt tous les bureaux auxiliaires, et Michel D... fut arrêté au moment où il venait effectuer un nouveau dépôt.

Or, l'enquête révéla des choses curieuses. Michel D..., qui avait des antécédents irréprochables, s'acharna depuis plus de quinze ans à des recherches dont le résultat, affirmait-il, devait doter la science de métaux nouveaux et jusqu'ici inconnus.

C'est dans un modeste logement de Montrouge qu'il se livrait à ses expériences. Là, au sein d'une chaleur excessive, il surveillait jalousement ses creusets et ses cornues, et il parut avoir que les "empreintes" qu'il avait faites au Mont-de-Piété lui étaient dictées par un intérêt personnel scientifique.

Michel D... repoussa avec la dernière énergie l'imputation d'avoir présenté ses lingots comme étant de l'argent; il soutint qu'il avait déclaré qu'ils étaient le produit d'une "déconverte nouvelle" dont la matière première

était supérieure au titre de la monnaie d'argent; il jura ses grands dieux qu'il n'avait jamais conçu la pensée de faire le moindre tort au Mont-de-Piété, et qu'au surplus, si on voulait lui livrer les lingots qu'il avait déposés en gage, il prenait l'engagement d'en extraire des métaux d'une valeur vénale supérieure aux sommes qui lui avaient été fournies. Il demandait seulement que la fusion eût lieu dans une chambre où il serait enfermé seul, car il ne voulait pas, même pour racheter sa liberté, révéler ses secrets....

Le justice, qui est toujours longue à se décider, fit, parait-il, trop attendre sa réponse, au gré de Michel D... Aussi, un beau jour, en se rendant à l'inspection, l'alchimiste brûla la liasse à ses gardiens, qui onques ne le revirent... Le Mont-de-Piété de Paris passa cette affaire au compte des profits et pertes.

Les inconvénients de la célébrité. Il y a quelques jours, un journal annonçait qu'Edison était sur le point de lancer un nouveau type de chemise, qu'on pourrait porter douze mois de suite sans avoir recours aux services de la blanchisserie!!!

Le journal ajoutait que l'extraordinaire chemise avait un plastron, formé de 365 feuilles d'une matière fibreuse, extrêmement fine, dont la composition n'était connue que de l'inventeur. Tous les jours, l'heureux possesseur de la chemise n'avait qu'à enlever l'une de ces feuilles pour avoir un plastron d'une blancheur immaculée.

Cette histoire fut reproduite par un grand nombre de journaux, chacun y ajoutant quelques détails. Des lecteurs y ajoutèrent foi et une avalanche de lettres commença à pleuvoir chez Edison. Beaucoup de ces lettres contenaient des chèques, envoyés par des gens pressés d'avoir la merveilleuse chemise. Il arriva des missives de tous les points de l'univers, de la Chine, de l'Australie, de l'Afrique du Sud. Cela dura jusqu'au jour où Edison se décida à faire savoir que le public avait été berné.

L'Entrevue des deux empereurs.

La journée de Guillaume II. L'empereur d'Allemagne s'est rendu le quinze mai dernier de grand matin au caveau de l'église des Capucins, le Saint-Denis des Habsbourg. A neuf heures et demie a eu lieu à Hofburg une conférence d'une heure avec le baron d'Ehrenthal, à qui s'est présenté de son buste: M. de Tschirchky, ambassadeur d'Allemagne à Vienne, assistait à l'entrevue. Guillaume II s'est ensuite rendu à l'exposition militaire des souvenirs de l'archiduc Charles, où un ardent, à l'occasion du centenaire de la campagne de 1809, un grand nombre de documents et d'objets se rapportant à l'ancien adversaire de Napoléon. L'empereur allemand a ensuite rendu visite à M. de Tschirchky; il est resté chez lui jusqu'à une heure. Après un déjeuner dans la salle de marbre, le départ a eu lieu à trois heures à la gare d'Obot; il n'avait point de caractère officiel.

Un rédacteur de la "Zit" a reçu par l'entremise du baron d'Ehrenthal, de l'empereur et de M. de Tschirchky les informations suivantes. Il n'a point été question d'augmenter de nouvelles stipulations les conditions de l'alliance; la dernière crise a provoqué

des liens suffisamment solides unissant Vienne et Berlin.

L'empereur, le ministre et l'ambassadeur ont parlé des événements d'Orient, de la campagne d'annexion, de la situation de la Turquie et des éventualités de l'avenir. Sur tous les points, un accord complet de Rome, Berlin et Vienne aurait été obtenu. La question de la Grèce a figuré au premier plan des échanges d'idées. L'Italie désire une solution favorable à la Grèce; l'Autriche et l'Allemagne sont décidées à ne pas intervenir directement dans le règlement de ce problème et à laisser à une des puissances protectrices, l'Italie par exemple, l'initiative des mesures à prendre. On a enfin causé de l'entrevue de Bindaï dont les résultats semblent avoir été, au cours de cette conversation, constamment présents au souvenir de l'empereur.

Nouveau service de navires entre Philadelphie et la Nouvelle-Orléans. Philadelphie, 1er juin.—Le vapeur "J. L. Luckenbach" est parti cet après-midi pour la Nouvelle-Orléans, inaugurant ainsi le nouveau service de navigation entre Philadelphie et le Golfe du Mexique.

Le second départ aura lieu le 12 juin.

Arrivée de l'ambassadeur Jousserand en Californie. San Bernardino, Cal., 1er juin.—L'ambassadeur de France et Mme Jousserand sont arrivés ce matin à San Bernardino.

Après une promenade en automobile dans les plantations d'orange du voisinage M. et Mme Jousserand ont assisté à un déjeuner donné en leur honneur par la Chambre de Commerce. Les deux voyageurs sont repartis dans la soirée pour Los Angeles.

An Texas. Brownwood, Texas, 1er juin.—Une pluie torrentielle qui s'est abattue aujourd'hui sur le village de Zephyr et ses environs, a enfoncé accrû les souffrances des nombreux personnes que l'ouragan de dimanche derniers a privé de leurs demeures.

Une centaine de familles sont sans asile et les quelques maisons qui restent encore debout dans le village sont dans un si mauvais état qu'elles n'abritent guère leurs occupants contre les intempéries.

Second procès de la femme Kaufman. Fandross, S. D., 1er juin.—Le second procès de la femme Emma Kaufman, épouse d'un riche brasseur de cette ville, accusée d'avoir tué une servante, Agnes Poiret, a été commencé aujourd'hui devant la cour criminelle de cette ville.

Lors de son premier procès la femme Kaufman avait été reconnue coupable d'homicide.

Tentative de suicide. Vers une heure, hier après-midi, Julia Joseph, une femme de 30 ans, demeurant rue Conti, 1520, a tenté de se jeter en absorbant des tablettes de sublimé.

Elle a été secourue par les étudiants en médecine.

Ouvrier blessé. En travaillant à bord du steamship "Pagot", amarré au pied de la rue Henderson, hier matin, Thomas Cooper, un ouvrier domicilié rue Laurel, 3720, a été blessé à la tête. Il a été transporté à l'hôpital.

Leo Olivier est mis en liberté

SOUS CAUTION. Franklin, Lne., 1er. Juin.—L'audience préliminaire de Leo Olivier, le jeune homme accusé du meurtre du Dr. Allen King, s'est terminée aujourd'hui par la mise en liberté, sous caution de 10,000 dollars, de l'accusé.

Le jeune Olivier sera traduit en jugement le 12 septembre prochain devant la cour criminelle de district présidée par le juge O'Neil. Plusieurs personnes de Franklin et de Morgan City ont signé la caution de l'accusé qui a été immédiatement remis en liberté.

M. Montgomery, avocat de la poursuite, dans un vigoureux réquisitoire, a demandé au tribunal de ne pas mettre Olivier sous bénéfice de caution en déclarant que le meurtre avait été commis de sang-froid sans circonstances atténuantes.

M. Allen, au nom de la défense a soutenu la thèse contraire et a dit que l'acte d'Olivier était entièrement justifié par les faits, son client devant avoir le bénéfice d'une caution.

Le juge s'est rangé à cet avis et a ordonné la mise en liberté provisoire du prévenu.

CONSEIL DE VILLE.

Le Conseil de Ville dans sa séance tenue hier matin a rendu un vote favorable sur le projet d'achat des terrains choisis par la Commission pour y ériger les écoles supérieures de la ville.

La séance a été ouverte à midi par le président McCracken. Etaient présents: M. M. Cannoley, Frawley, Gately, Grant, Graham, Greenan, Hartson, Humphreys, Harmer, Kelly, Killeen, O'Connor, O'Keefe, Robin, Rousell, Ryan, Villa, Verlander, Vergin et Wainwright.

Après une courte discussion, l'ordonnance visant à l'acquisition de ces terrains a été votée par 19 voix contre 2. Les pétitions suivantes ont été présentées: E. J. Kessler, autorisation d'établir un café à l'angle des rues France et North Villedier.

D'appliquer la rue Chestnut, de l'avenue Peter à la rue Joseph. D'appliquer la rue Pine, de la rue Jeannette à Magnolia. De payer la rue Amelia, de Dryades à Magnolia.

Protection contre le pavage de la rue De Soto. Lecture a été ensuite donnée d'un message du maire Behrman, annonçant la nomination de M. M. C. Lee McMillan, A. M. Durrestein et J. P. Blair, comme membres de la commission de l'avenue St-Charles.

Ces nominations ont été approuvées et après la disposition de quelques nouvelles ordonnances la séance est levée.

Le Wagon-Club.

Le wagon-club construit par l'American Car and Foundry Company est arrivé ces jours derniers à la Nouvelle-Orléans et sera mis immédiatement en service. Ce luxueux véhicule pour lequel aucune dépense n'a été épargnée, sera attaché à partir d'aujourd'hui aux trains de la ligne Louisville et Nashville et fera chaque jour le trajet entre la Nouvelle-Orléans et les stations balnéaires de la côte du Golfe.

Les membres du comité du club sont: M. M. L. H. Fairchild, président; Hy P. Dart, vice-président; C. A. Pardue, secrétaire-trésorier; John M. Parker, Wm P. Burke, Locke Breaux.

VOL.

M. J. Wiltz, un boucher établi au marché St-Bernard, s'est rendu au poste de police hier matin et y a déclaré que pendant l'après-midi dernière nuit un voleur avait brisé sa glacière et en avait emporté plusieurs quartiers de viande.

CHUTE.

Chas. Koekler, un gainé de 12 ans, domicilié rue Chartres 516, en jouant en sa demeure hier matin à neuf heures est accidentellement tombé d'une hauteur de 15 pieds se blessant au corps. Son transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.

Feuilleton L'ARGENT ET L'AMOUR GRAND ROMAN INÉDIT PAR JACQUES BRIENNE TROISIÈME PARTIE LA COURSE A L'HERITAGE (Suite.)

passa dans ses yeux. Mais Milou ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Il reprit aussitôt: — Je suis sûr que tu te tireras aussi bien que moi des commissions que je te confierai. — Je ferai mon possible pour te faire plaisir, mais pour quel article est-ce qu'on voyage? Alors Milou, se rengorgeant, dit cyniquement, sèchement: — Je fais ce qu'on appelle: la traite des blancs. Et avec des airs de pédant, le cynique personnage fit étalage d'érudition. — Tu ne sais pas ce que c'est, hein, Mariette. Eh bien, figure-toi, autrfois, il y avait des esclaves, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui appartenaient à quelqu'un et qu'on vendait comme des moutons ou des vaches. Ces esclaves étaient des nègres et ceux qui les transportaient, ceux qui en faisaient le commerce, faisaient la traite. Maintenant il n'y a plus d'esclaves.

— Je serais sans doute entré en service, comme domestique, chez une belle madame. — Et comment aurais-tu trouvé une place? — Tiens, tout le monde connaît cela. Je serais allée dans un bureau de placement. — Eh bien! moi, je tiens une espèce de bureau de placement. — Et où est ton bureau? — Un peu partout et surtout à la porte des autres bureaux. — Dono, ma petite Mariette, quand tu serais arrivée près du bureau de placement, je me serais dit: Tiens, tiens, voilà une petite femme qui est bien gentille, ce serait dommage qu'elle se fatigue et se salisse les mains à laver la vaisselle et à servir une bourgeoisie qui ne la vaudra pas. — Alors, je l'aurais associée, et l'aurais offert une bonne place. — Mais où? mais quelle place? — Une place d'amoureuse dans une maison d'amour! Laissons notre aventurier arrivé au dernier degré de l'abjection, ainsi que l'avait prédit le vieux Paeolet, continuer d'initier Mariette à sa lucrative industrie. Dressée par un tel maître, elle sera bientôt capable de l'aider utilement.

était pour lui le pays du remords et de se trouver en présence de son père, dont la conduite et la vie tout entière étaient pour lui un perpétuel reproche. Comme tous ceux qui fuient un pays sans que rien les appelle nulle part il subit l'attraction de Paris. Paris, pour le naif provincial qu'il était, paraissait la ville des ressources, de la vie facile et du luxe. Depuis longtemps déjà, il désirait s'y fixer, et les quelques billets de mille francs qu'il avait reçus de Pierre Mauran, et après la mort de l'agent Boyer, lui permirent de réaliser son désir. Quoiconque a eu quelques idées perverses, quoiconque a de grandes appétites et peu de scrupules se déolare volontiers qu'il est trop intelligent pour ne pas faire fortune à Paris. Lucien Richard arriva en se faisant de telles déclarations. Quand par la portière du wagon il aperçut les innombrables lumières non point encore de Paris, mais de la banlieue, il fut ébloui, exalté, comme tous les faibles, et Raetignac de la médecine, il dit lui aussi, dans l'ivresse première: "A nous deux, Paris!"

Il se fit d'abord une théorie qui lui paraissait grande comme le monde. Il s'affirma qu'on pouvait toujours arriver au succès par le "bluff". Pierre Mauran et l'agent Boyer avaient été généreux envers lui, et il possédait cinq ou six mille francs. C'était bien peu de chose comparé à ce qu'il avait espéré, aux cent mille francs qu'il avait promis Pierre Mauran, aux millions que Milou avait fait miroiter à ses yeux. Cependant, cinq mille francs c'est une somme, et quand on a vécu pendant longtemps avec moins de deux cents francs par mois, on s'imagine facilement qu'on peut aller loin avec cinq beaux billets bleus. Aussi, quand il fut remis de l'alerte terrible que lui avait causée la mort subite de Pierre Mauran, quand après quelques jours de réflexion il avait compris que l'aventure périlleuse dans laquelle il s'était lancé, n'aurait pas d'autre suite, il s'estima très heureux et bénit le sort qui lui avait fourni l'argent nécessaire à son premier établissement. Sans trop de regrets, sans aucun remords, il quitta Vichy et partit à la conquête de Paris. Avec cinq mille francs, ce naif médecin espérait pouvoir "briller" et se faire un clientèle. Il descendit dans un hôtel de la rue de Richelieu et immédiatement se mit en quête du bel appartement qui est le premier instrument du "bluff".

Il mouta et donna chez la sage-femme. C'était une vieille femme. Les innombrables rides de sa figure semblaient autant de sources riches de malice violente. Cette femme charmait Lucien. Il lui dit avec la décision d'un homme aux abois: — Je ne sais pas au juste, madame, ce que je viens vous offrir ou vous demander. La vieille femme sourit aimablement. Elle se disait que, peut-être, elle avait affaire à un fou qu'il ne fallait pas irriter. Elle se disait aussi, elle qui avait été actrice dans tant de drames infâmes, que bien des propositions malhonnêtes s'étaient présentées d'abord sous cet aspect un peu incertain et effrayant. Cependant, Lucien continuait: — Je suis médecin, madame; des raisons personnelles m'ont engagé à quitter la petite ville où j'avais un avenir sûr, mais vraiment trop modeste et peu regrettable après tout. — Je suis venu à Paris avec la hardiesse de celui qui sait bien qu'il a une destinée, une étoile. — Mais les commencement sont durs, plus durs encore que je ne l'avais prévu. En ce moment je me trouve pour ainsi dire sans